

LE MCGILL DAILY
français



Billet

Lettre

Activités

Au royaume des animaux

(Article tiré de la revue *Sociologie et Relations Enzymatiques*)

Le Canada représente un des écosystèmes les plus importants de notre planète. Cependant, étant donné sa grande superficie, une étude directe de celui-ci n'est pas possible. C'est pourquoi nous avons envoyé nos chercheurs analyser une tribu de Canadiens habitant un village communément appelé par les indigènes « Université McGill », dans l'espoir d'y trouver un modèle de l'écosystème national.

Presque tous les jours de la semaine, les indigènes, de la branche des *Homo Estudiantis*, par une coutume étrange mais très ancienne, viennent observer pendant des heures et des heures des individus d'une branche plus avancée, les *Homo Professoralis Severitus*, gratter une planche verte avec une substance calcaire.

Dirigeant le village, il y a les *Homo Principalis* dirigés par un chef imposant, J. Onze Tonnes. Non élus par les villageois, ces dirigeants siègent au pouvoir de façon sénatoriale ce qui semble être une tradition (pour le meilleur et pour le pire) à travers le Canada.

Toutefois, les villageois ont la possibilité de choisir des représentants pour les coordonner et les orienter dans leurs activités. Ayant été au siège dirigeant des parasites (comme Scott Mestiques), les McGillois ne sont jamais satisfaits des personnes au pouvoir et ne font que très peu pour remédier à la situation. Le fait de retrouver des représentants impopulaires toujours au pouvoir est une preuve que cette indignation passive est devenue un sentiment national au Canada.

De plus, le village dans son ensemble est fractionné en départements « provinciaux » ou facultés. Il y a souvent de la compétition entre eux : certains d'entre eux s'enrichissent alors que d'autres s'approchent de la disparition. L'union de différents groupes semble être un événement rare.

Néanmoins, à McGill, il existe un sous-groupe des *Homo Estudiantis* très particulier : les francophones ou *Homo Ranacula* (homme-grenouille). Espèce amphibiennne, les *Homo Ranacula* arrivent à vivre à la fois dans deux cultures, jouissant de la fraîcheur des eaux de l'un et de la fermeté de terre de l'autre.

Bien que minoritaire à l'intérieur du village, ce groupe ne passe pas inaperçu, que ce soit par ses journaux, ses associations ou par son implication dans la culture.

Malheureusement, la population d'*Homo Ranacula* a baissé constamment depuis quelques temps, affectée par un environnement extérieur engloutissant et l'arrivée de diverses espèces venues d'autres villages. Toutefois, en créant des institutions sociales solides, les *Homo Ranacula* sèment des projets qui assureront la survie de l'espèce, dans le village et à travers tout l'écosystème canadien.

Ainsi, l'étude du village particulier de McGill et de ses habitants nous a permis de mieux comprendre l'écosystème plus général du pays. Les *Homo Ranacula* sont parmi les espèces les plus importantes dans le système canadien, et, sans eux, ce dernier subira des dommages irréparables...

Adam Mizera

Etudiants internationaux, deuxième partie

Je voudrais vous féliciter pour l'article « Pour les étudiants étrangers: Haussse des frais de scolarité » signé par Natascha Blanchet-Cohen et paru dans le *Daily Français* du mardi 8 octobre. Il était grand temps que la presse étudiante redécouvre ce dossier très important et lui accorde la place qui lui revient.

Je suis cependant un peu déçu du fait que Mme Blanchet-Cohen ne m'a pas contacté avant de rédiger son article. Il aurait été important de mentionner que le P.G.S.S. a pris de nombreuses initiatives pour combattre la hausse des frais de scolarité exigés des étudiants et étudiantes internationaux.

Par exemple, nous avons obtenu l'appui du Regroupement des Associations des Cycles Supérieurs du Québec (R.A.C.S.Q.), avec qui nous avons fait pression auprès de la Ministre de l'enseignement supérieur et de la science, Mme Lucienne Robillard, pour qu'elle révoque l'augmentation ou, du moins, introduise ce qu'on appelle une « clause grand-père » (c'est-à-dire une clause permettant aux étudiant-e-s internationaux déjà inscrit-e-s à une université québécoise de terminer leurs études sans augmentation de leurs frais de scolarité).

J'aurais aussi pu rappeler à Mme Blanchet-Cohen que j'ai récemment

signé une longue lettre adressée au journal *Le Devoir*, et dont une copie conforme a été envoyée à votre journal, pour protester contre deux articles traitant d'une façon à mon avis scandaleuse de la problématique des étudiant-e-s internationaux.

En conclusion, il me semble que j'aurais pu partager avec Mme Blanchet-Cohen certaines réflexions qui auraient donné une vision plus complète du dossier en question. Il aurait été surtout très important de faire savoir aux étudiant-e-s internationaux qu'il y a des organisations étudiantes, tel que la P.G.S.S. et le R.A.C.S.Q., qui s'occupent d'eux en essayant de faire valoir leurs droits.

Nous sommes de l'avis que la présence d'étudiant-e-s internationaux est un facteur crucial de la vitalité intellectuelle de nos universités. Conséquemment, nous continuerons à œuvrer pour que leur accès aux universités québécoises soit garanti.

Eugenio Bolongaro
VP aux affaires extérieures,
P.G.S.S.
VP secrétaire, R.A.C.S.Q.

Mardi, le 29 octobre à 19:30 h, le docteur May Coyen tiendra une conférence à l'auditorium Charles Martin, édifice McIntyre Medical Sciences. Les questions soulevées à la conférence seront « Pourquoi les problèmes de santé de la femme sont importants? et Par quels problèmes devrions nous être concernés? » Entrée libre.

Le centre communautaire juif organise un marathon le samedi 26 octobre. Pour de plus amples informations, communiquez au 683-4283.

Jacqueline Guéron de l'Université de Paris X sera ce mardi à 3:00 heures au 178 de l'édifice Bronfman, 1001 Sherbrooke. Les théories linguistiques actuelles y seront discutées.

Vilma Castillo présentera une conférence sur le féminisme au Nicaragua, son pays natal. La conférence a lieu aujourd'hui à 19:30 heures au 420, St-Paul est au 2e étage.

Les LBGM (lesbiennes, homosexuels et bisexuels) tient une assemblée générale aujourd'hui à 19:00 heures au local 435 du Union. Pour plus d'informations, contactez le 398-6822.

Rappel

1969 : McGill Français

Julie Meunier

En 1969, le nombre d'étudiants ayant posé leur candidature dans les universités francophones dépassait largement les possibilités d'admission. Etant donné que l'université McGill est située au sein d'une province majoritairement francophone, des milliers de personnes ont manifesté, réclamant un « McGill français ».

Cet événement est survenu durant la période où se fusionnaient plusieurs groupes d'importance: le mouvement étudiant, le mouvement syndical et le mouvement nationa-

liste.

Stanley Gray, l'instigateur du mouvement Québec français, reprochait à McGill de s'emplier les poches à même le budget de l'Etat, d'avoir une politique d'admission différente des autres universités, éliminant ainsi les finissants des cégeps nouvellement établis à cette époque.

De plus, il accusait McGill de ne pas offrir de cours sur le Québec dans divers programmes et « d'être au service du capital étranger et de fonctionner de façon non-démocratique ». (1)

Stanley Gray suggérait la métamorphose de l'université McGill en institution francophone.

Gray avait l'appui des finissants du cégep, mais s'attrait le mécontentement à même les étudiants de McGill.

La demande de McGill-Français visait à ce que l'institution anglaise puisse s'intégrer à la société québécoise. Actuellement, la politique de bilinguisme fonctionne très bien et les francophones n'ont pratiquement jamais de problèmes à rédiger leurs travaux ou leurs examens en français.

(1) Daily français, 14 mars 1986

Réunion des joyeux collaborateurs et collaboratrices du McGill Daily français
mercredi à 18h au local B-03 du Union Bldg
Bienvenue au nouveaux et nouvelles qui désirent se joindre au journal francophone officiel de McGill.
Que se soit en journalisme, en correction, en mise en page, en caricaturisme, en support moral ou en organisation de boums, votre aide nous serait précieuse.



Les grenouilles jouent à l'autruche

La devise des francophones à McGill? S'intégrer à tout prix. S'afficher en tant que francophone? Pour quoi faire? On est des étudiants comme les autres!

L'étudiant francophone vient étudier à McGill pour des raisons académiques. Si l'université répond à ses aspirations professionnelles, il s'inscrit. Il ne s'agit pas d'une décision prise en fonction de considérations politiques ou idéologiques. Guidé par un esprit pratique, il pense avant tout à s'armer le mieux possible afin d'affronter le marché du travail.

Non seulement il vient à McGill pour les programmes offerts, mais aussi avec l'intention d'apprendre l'anglais. On est obligé d'admettre que la langue de Shakespeare règne dans plusieurs spécialités et que de se limiter au français peut devenir, comme on le sait, un obstacle à l'avancement professionnel. Il a donc tout avantage à posséder la langue internationale par excellence. Toutefois, il y a un prix à payer. L'étudiant francophone qui vient étudier à McGill est moins enclin à participer à la défense de son patrimoine culturel, pour la simple raison qu'il ne se trouve pas au sein d'un

entourage qui l'y encourage.

Quant à l'université, on l'accuse souvent de s'être peu impliquée dans la société québécoise. Il est inquiétant, par exemple, de voir qu'elle envisage la fermeture de son département d'études canadiennes-françaises, alors qu'elle conserve celui d'études Est-asiatiques et celui d'études juives. C'est éluder le problème que de répondre que les autres universités québécoises offrent les programmes absents de McGill.

En réalité, McGill s'applique plutôt à mettre en valeur son caractère anglophone et sa vocation internationale, sans faire valoir son caractère bilingue, ni tenir compte de sa situation « particulière » au sein d'une population majoritairement francophone. Quant aux étudiants francophones, ils acceptent, eux, de mettre de côté leurs différences idéologiques et linguistiques afin de participer sans encombre à l'internationalisme que prône l'université.

Et que dire de leur attitude face au débat constitutionnel et face à la question du nationalisme québécois? Il est impossible en tant que francophones vivant au Québec d'ignorer ces problèmes. Or à McGill, ils sont à peu près passés sous silence, ou

encore débattus sans ardeur. Quelques groupes, tels McGill Québec et le *McGill Daily français*, qui ont pour objet de défendre et représenter les intérêts de la minorité francophone sur le campus, l'encouragent à s'exprimer et à se manifester, sans grand succès. L'intérêt est plutôt faible, chacun se taisant de peur de mettre fin à la bonne entente entre anglophones et francophones. Car il ne faut se le cacher : si les relations sont bonnes entre les deux groupes, c'est qu'ils évitent de prendre position face à la réalité québécoise, bien à l'abri dans le petit îlot de tolérance qu'est McGill.

McGill joue à l'autruche, les francophones de McGill jouent à l'autruche, la vie est belle. Mais pour combien de temps encore? N'est-il pas risqué de ranger son identité dans un tiroir, ne serait-ce que quelques années? Elle risque de rouiller...

Natascha Blanchet-Cohen
Marie-Violaine Boucher
Adam Mizera



Le McGill Daily français

coordination du numéro spécial: Natasha Blanchet-Cohen,
Marie-Violaine Boucher, Adam Mizera
rédition en chef: Josée Bellemare, Nicolas Desaulniers-soucy
rédition nouvelles: Eric Abitbol
rédition culture: Mylène Beaulieu, David Pignan-Palmer

bureau de la rédaction: 3480 McTavish, suite B-03, Montréal, Québec H3A 1X9 tél.: (514) 398-6784
bureau de publicité: 3480 McTavish, suite B-17, Montréal, Québec H3A 1X9, tél.: (514) 398-6790
no de fax du Daily: 398-8318

collaboration

Benoit LeBlanc	Philippe Archambault
Julie Meunier	Sophie Brouillet
Véronique Hivon	Elizabeth Patterson
Christine Archambault	Annick Goulet
Alan Bowman	



L'exception à la règle

Christine Archambault et
Benoit LeBlanc

Le français à McGill, ça ne date pas d'hier. Déjà à sa fondation, en 1821, des cours de langue et littérature françaises sont offerts aux étudiants. Aujourd'hui, le Département de langue et littérature françaises perpétue cette tradition.

Malgré les coupures de budget et une forte baisse du nombre d'étudiants, le Département de langues et littératures françaises de McGill réussit à être le seul département de français au monde à faire partie d'une université anglo-saxonne et à offrir tous ses cours en français.

Le Département de langues et littérature françaises de McGill existe depuis 1960 sous sa forme actuelle. Présentement, le Département offre cinq programmes d'étude : trois programmes littéraires (littérature française, québécoise ou les deux combinées), le programme de Stylistique et Traduction et le tout nouveau programme de Littérature et Civilisation françaises. Inauguré en septembre, ce dernier s'adresse plus particulièrement aux étudiants anglophones et allophones qui s'intéressent à la culture francophone sans vouloir nécessairement se spécialiser en littérature.

Également, ce programme participe au renouvellement d'un département qui est confronté actuellement à une baisse importante des inscriptions. Une diminution « sans raison apparente », commente M. Jean-Pierre Duquette, le directeur du Département depuis 1985. Il a remarqué dans l'histoire du Département des fluctuations régulières sur des cycles de cinq ans.

En effet, de 1986 à 1991, le nombre total d'étudiants inscrits au Département est passé de 196 à 120. Le nombre d'étudiants en littérature, par exemple, a chuté de 142 à 56 de 1986 à 1991. En traduction au contraire, le Département a vu augmenter les inscriptions de 54 à 64 pour la même période. En ce qui concerne la baisse générale du nombre d'étudiants qui prennent des cours au Département (sans y être nécessairement inscrits), elle est due au resserrement des exigences au Bureau des admissions. Ce nombre est passé de 1150 en 1986 à 828 en 1991. Par contre, le portrait est tout autre pour les deuxième et troisième cycles; le Département connaît une augmentation sensible du nombre d'étudiants à la maîtrise et au doctorat.

Ces problèmes d'affluence ont pour conséquence le petit budget octroyé par l'université annuellement. Malgré tout, il n'y a pas que des désavantages à la petite taille du Département : le ratio professeur-étudiant est excellent; on compte 9.5 étudiants pour 1 professeur et les rapports humains sont plus chaleureux que dans les départements plus fréquentés.

Le Département tâche présentement de résoudre toutes ces difficultés. « Notre plus grand handicap, c'est de ne pas être connu », déclare M. Duquette. Pendant plusieurs décennies, les conseillers des cégeps ont entretenu ce mythe de l'inexistence du français sur le campus de McGill et ainsi favorisé les universités francophones.

À partir de maintenant, « Il faut vendre le Département », dit-il, donc rattraper le temps perdu. Le Département prépare donc une grande campagne de publicité pour cet hiver. Un dépliant sera distribué dans les cégeps et on projette d'inviter des professeurs de français et des conseillers en orientation pour mieux faire connaître le Département et ses programmes. Le directeur se réjouit d'ailleurs de l'étroite collaboration du Bureau des admissions, surtout que cela n'a pas toujours été le cas. Il y a une dizaine d'années, en effet, la philosophie à McGill voulait qu'on évite de courtiser la « clientèle naturelle » des autres universités québécoises, soit les francophones.

Dans sa publicité, le Département va insister sur le fait que l'enseignement se fait entièrement en français et que les classes de premier cycle sont petites (maximum de 45 étudiants environ). De plus, le Département tentera de mettre en évidence les noms prestigieux qui y sont associés; une richesse dont il n'a jamais profité par le passé. Aujourd'hui, le Département mise sur des professeurs très actifs dans le milieu culturel tels Yvan Lamonde qui vient de publier l'anthologie de la revue *Cité-Libre*; François Ricard qui dirige la collection *Compact* chez Boréal et Jean-Pierre Duquette, membre de l'Académie canadienne-française, qui a une chronique hebdomadaire à la radio FM de Radio-Canada; la liste complète serait trop longue. Par le passé, le Département aurait pu miser sur la présence d'un Jean Ethier-Blais, également membre de l'Académie, chroniqueur au Devoir et récipiendaire du Prix du Québec (Athanaïs-David), section littérature, mais il ne l'a jamais fait.

Pourtant, le français à McGill ne date pas d'hier. Des cours de langue et littérature françaises se donnent à McGill depuis la fondation de l'université en 1821. Au tout début, par contre, l'enseignement de la langue et de la littérature françaises fait partie du Département de langues et littératures classiques. Plus tard, en 1899, le français se joint à l'allemand pour s'en séparer en 1919 et constituer un Département de langues romanes avec l'espagnol. Après la deuxième guerre mondiale, le Département connaît une grande expansion et son statut très particulier se confirme dans les années suivantes. C'est le seul département entièrement français à McGill. En 1970, une ère nouvelle commence. L'en-

seignement du français langue seconde se sépare du Département, puis, le visage du Département va changer radicalement en 1971-1972 puisque de nombreux Québécois francophones, attirés par le nou-

tement ce concept de périodisation », affirme M. Jean-Pierre Duquette. C'est-à-dire qu'on y enseigne la littérature d'un point de vue historique au lieu d'une étude plus théorique qui toucherait sur-

(comme toutes les facultés d'ailleurs), le Département de langue et littérature françaises à McGill reste dynamique. De nombreux colloques sont organisés chaque année et une revue d'études



Le Peterson Hall, berceau de la culture francophone

veau programme de littérature québécoise, viennent étudier à McGill. McGill demeure encore la seule université montréalaise à offrir le baccalauréat en littérature québécoise. Le Département traverse une grave crise et est mis en tutelle de 1974 à 1976. La stabilité revient par la suite et la fréquentation étudiante subit une hausse importante à partir de 1980 grâce à la création d'un programme de Stylistique et Traduction.

Malgré ces modifications, le Département a toujours privilégié une approche traditionnelle de la littérature. « Jamais on a abandonné to-

tout les genres littéraires ou les théories critiques. Néanmoins, cette philosophie change sans cesse avec l'arrivée de nouveaux professeurs et une interprétation de l'histoire littéraire qui se renouvelle constamment.

Cette année, le Département propose 86 cours différents au premier cycle. Le département compte 21 professeurs, 70 étudiants au premier cycle et entre 110 et 120 étudiants à la maîtrise et au doctorat.

Mentionnons en terminant que malgré sa petite taille et les coupures de budget auxquelles il fait face

littéraires, *Littératures*, est publiée deux fois par année. Du côté étudiant, l'AGELLF (Association générale des étudiants de langue et littérature françaises) qui représente les étudiants du premier cycle et l'AEEDLLF (Association des étudiants et étudiantes du Département de langue et littérature françaises) organisent des activités, participent à la nomination et à la promotion des professeurs et surtout, font le lien entre le Département et le reste de l'université ainsi qu'entre les différentes parties à l'intérieur du Département.

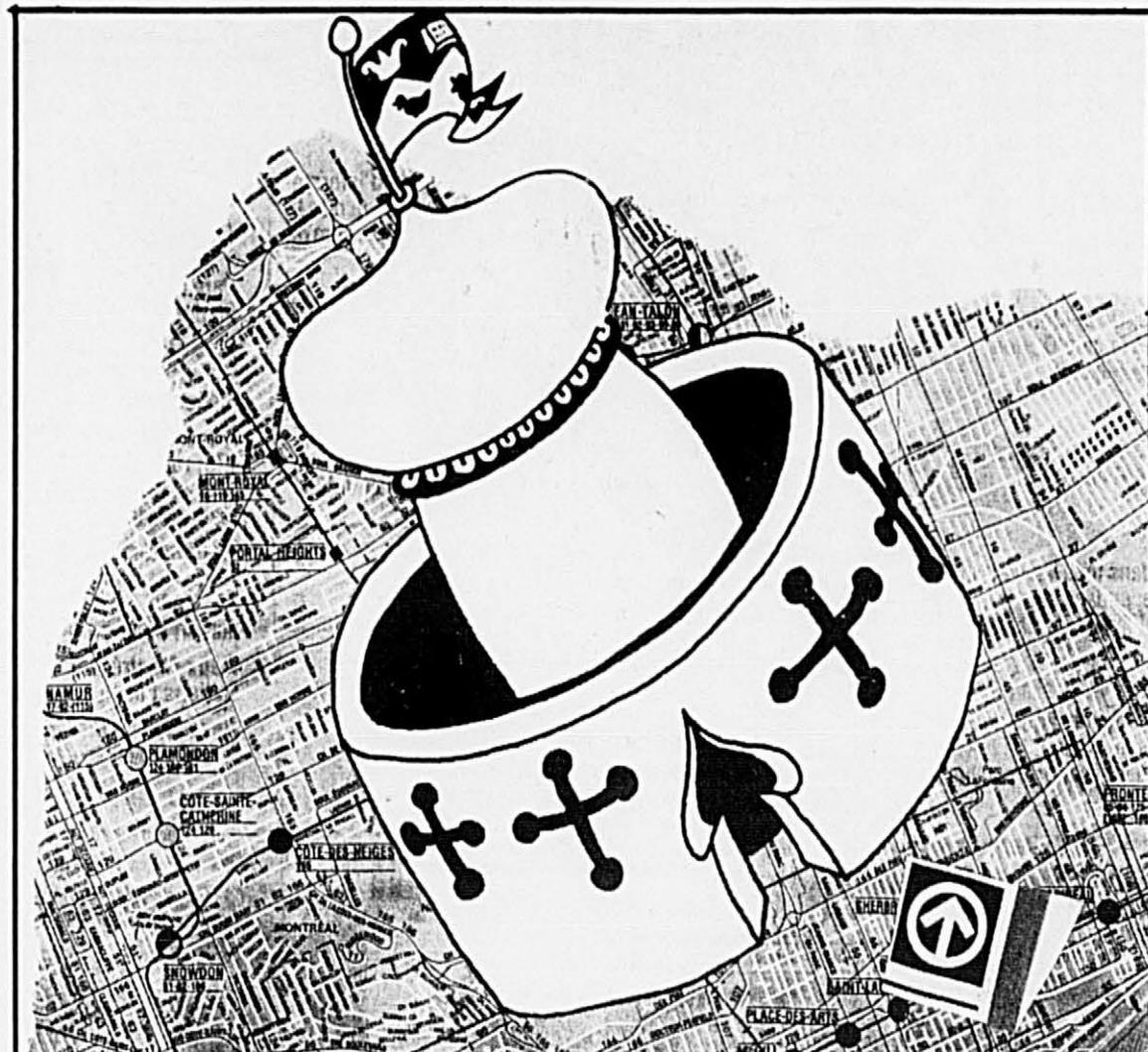


ILLUSTRATION NEMO BLADE



Droit de parole aux maîtres

Véronique Hivon

Les francophones de McGill ne se retrouvent pas uniques dans la population étudiante. Il y a aussi un nombre important de professeurs francophones que nous connaissons bien peu. Pour en savoir davantage sur la situation de ces professeurs francophones à McGill, le *Daily Français* a rencontré l'un d'entre eux, Alain Gagnon, professeur de politique canadienne et québécoise.

Daily français : Professeur Gagnon, vous enseignez au département de science politique. Il semble y avoir très peu de cours offerts au sujet de la politique au Québec, si l'on compare par exemple aux cours offerts sur les Etats-Unis ou sur l'U.R.S.S. Comment expliquez-vous la situation?

Alain Gagnon : Plusieurs cours existent dans le calendrier des étudiants. Toutefois, ils ne sont pas tous offerts. C'est peut-être dans ce sens-là qu'il faut faire des interventions auprès des instances départementales.

Jepensequecequi aideraitbeaucoup, ce serait d'aller chercher une autre personne qui pourrait me seconder dans l'enseignement de la politique québécoise. En ce moment, je suis la seule personne permanente, à temps plein, qui donne des cours sur le Québec et de plus, je n'enseigne pas uniquement sur le Québec mais aussi sur le Canada hors-Québec.

On a un besoin pressant d'accentuer ce thème-là, mais je pense que ce n'est pas le champ qui retient le plus l'attention conceptuelle

de mes collègues.

Daily français : Croyez-vous que c'est parce qu'on est à McGill que le Québec est moins bien couvert?

Alain Gagnon : Si on compare ce qui est offert à McGill avec ce qui est offert dans les autres universités anglophones hors-Québec, McGill offre davantage. Mais, étant donné que nous sommes au Québec, ce serait très profitable pour McGill de mettre l'accent sur l'enseignement de la politique canadienne et québécoise. C'est ce qui devrait faire sa force alors que l'on évite ou ignore ce domaine.

Si le Québec était mieux couvert, on attirerait sans doute beaucoup de francophones qui étudient dans d'autres universités québécoises. En ce moment, beaucoup de ces francophones hésitent à venir à McGill, inquiets de ne pas avoir un enseignement suffisant sur le Québec.

Daily français : Est-ce que vous enseignez en français?

Alain Gagnon : Je donne mes cours dans les deux langues, dépendamment du cours dont il s'agit. Je donne un cours d'introduction en français ce semestre-ci et en anglais au prochain semestre. J'offre un cours sur la dynamique Québec-Canada en français, un sur les partis politiques en anglais et finalement un cours de 2e et 3e cycles en anglais et en français pour favoriser une discussion plus dynamique.

Daily français : A-t-il été difficile de convaincre les instances supérieures de donner certains de vos cours en français ou était-il clair

dès le départ que vous étiez engagé avec un tel mandat?

Alain Gagnon : C'est Daniel Latouche qui me précédait. M. Latouche enseignait essentiellement en français les cours portant sur le Québec. C'était une politique intéressante sauf qu'à partir d'une telle formule, les anglophones venant de d'autres provinces et ne parlant pas français ne pouvaient pas comprendre le Québec.

Dans ce sens-là, j'ai trouvé une formule-compromis qui est d'enseigner le cours d'introduction à la politique québécoise une session en français et une session en anglais. Jusqu'à maintenant, cette formule marche très bien. Les deux groupes peuvent être rejoints, ce qui me paraît très important puisqu'une des raisons principales pour laquelle j'enseigne ce cours est de pouvoir expliquer non seulement aux francophones, mais aussi aux anglophones comment le Québec se définit.

Daily français : Dans une optique plus large, si on s'éloigne un peu du département de science politique, croyez-vous que McGill encourage la venue de professeurs francophones?

Alain Gagnon : C'est très difficile à dire. Je pense que l'université ne fait pas assez d'efforts pour aller chercher des francophones et qu'il n'y a pas de politique ciblée pour les rejoindre. Je ne veux pas dire que McGill décourage leur venue mais il demeure que ça ne semble pas être quelque chose de très important à l'heure actuelle.

Si on regarde par exemple le départ de Pierre Ancil, chef du

département d'études canadiennes-françaises, il ne semble pas y avoir une volonté politique à l'intérieur de l'administration d'empêcher son départ. On aurait pu s'attendre que suite à la fermeture du département, on s'efforce de l'intégrer à un autre département. Rien n'a été fait en ce sens.

McGill va perdre un de ses plus grands professeurs, Pierre Ancil étant à la fois ouvert à la communauté francophone, anglophone et juive de Montréal, ce qui est très rare et servant ainsi un peu de pont entre les communautés et les départements. C'est avec grand regret que je constate son départ et surtout que je constate que l'administration ne semble rien faire pour l'empêcher.

Daily français : Pourquoi, étant que francophone, avoir choisi de venir enseigner à McGill?

Alain Gagnon : Personnellement, vu que j'enseigne la politique québécoise, il était important, après avoir passé treize ans hors-Québec, de revenir chez moi, en terre québécoise, question de mieux connaître mon sujet et mon objet d'analyse.

Daily français : Mais pourquoi avoir choisi McGill plutôt qu'une université québécoise francophone?

Alain Gagnon : D'une part, simplement parce que c'est ici qu'il y avait un poste disponible et d'autre part, parce qu'il y avait beaucoup de travail à faire à McGill dans le domaine de la politique québécoise, ce qui constituait pour moi un défi qui n'existe pas dans les autres universités québécoises.

Daily français : Considérez-vous que McGill constitue un bon milieu pour les professeurs francophones? Ressentez-vous des tensions en tant que francophone?

Alain Gagnon : Ici, au département de science politique, ce n'est pas un sujet de tension. Il faut souligner aussi que je suis le seul pro-

fesseur francophone sur 25. Les grosses tensions viennent plutôt de d'autres sujets comme par exemple le conflit israélo-palestinien ou le libre-échange.

Daily français : Vous remplacez Daniel Latouche...

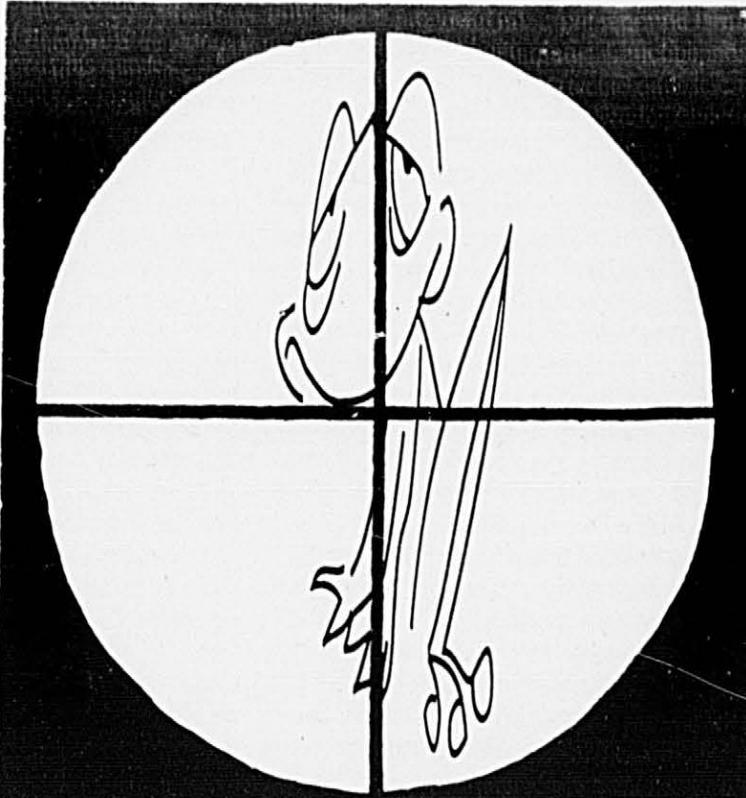
Alain Gagnon : On ne remplace jamais Daniel Latouche. Disons que je suis ici pour reprendre les cours qu'il offrait.

Daily français : Les circonstances entourant le départ de M. Latouche sont demeurées assez obscures. M. Latouche a-t-il été l'objet de pressions en tant que francophone? Son départ a-t-il été motivé par des considérations politiques?

Alain Gagnon : C'est à Daniel Latouche qu'il faudrait poser la question. Tout ce que je peux vous dire, c'est que je pense que Daniel Latouche ne se sentait pas très bien intégré et que ses collègues ne le sentaient pas très bien ni très présent au département. Ça semble avoir été deux solitudes.

Daily français : Voyez-vous une différence significative dans la manière d'enseigner, dans la façon d'aborder la matière entre professeurs francophones et anglophones d'une part, et d'autre part, une différence entre l'approche de McGill et celle des universités québécoises francophones?

Alain Gagnon : C'est certain qu'au Québec, quand on parle par exemple de l'idée de fédéralisme, on adopte une approche différente de celle adoptée par les universités anglophones; l'héritage européen est très présent. En tant que professeur francophone à McGill, mon approche est certes beaucoup plus européenne que celle de mes collègues anglophones. L'influence la plus importante auprès de mes collègues, c'est le fédéralisme centralisé, avec une ligne dictée par Washington. Dans ce sens, les enseignements que nous offrons sont très différents.



Vue de profil

Sophie Brouillet

« C'est d'abord pour étudier en anglais que nous avons choisi McGill », ont répondu la majorité des étudiants francophones à un sondage effectué dans le cadre du programme d'études canadiennes-françaises. La réputation de l'université se classe en deuxième lieu.

L'agriculture, la physiothérapie et l'ergothérapie sont les domaines principaux dans lesquels se trouvent des étudiants, au point où ils en constituent la majorité. Dans les domaines actuellement contingents, la proportion de francophones est peu élevée : 19 p.cent en droit, 21 p.cent en administration et 13 p.cent en médecine.

La majorité d'entre eux sont originaires de Montréal et ont vécu une grande partie de leur vie dans un quartier francophone. En général, ils ont fait leurs études pré-universitaires en français. Cependant, il est à noter que plus ils ont avancé dans le système scolaire, plus ils ont eu tendance à choisir d'étudier en anglais. Ainsi, 12,4 p.cent des

francophones de McGill ont fait leur primaire en anglais, tandis que cette proportion monte à 13,5 p.cent pour le secondaire et à 28 p.cent pour le cégep.

Lors de leur entrée à l'université, plus de 80 p.cent des francophones comprennent et lisent très bien l'anglais. Cependant, moins de la moitié des étudiants le parlent et l'écrivent sans difficulté.

Qu'importe les obstacles que présente l'étude dans une langue seconde, les francophones de McGill semblent préférer un plongeon complet dans leur université ainsi que dans ses méthodes de travail. Ainsi, ils font peu usage de leur droit de rédiger leurs travaux et leurs examens dans leur langue maternelle. 66,2 p.cent d'entre eux n'ont jamais remis de travail en français et 79,5 p.cent ont toujours répondu aux examens en anglais.

Au niveau de la vie sociale, ces francophones semblent bien intégrés. À peu près tous déclarent avoir des amis anglophones et être impliqués dans la vie universitaire en anglais. Ainsi, 12,4 p.cent des

Heureuse intégration, ouverture dynamique à la réalité anglaise, ou bien assimilation? Ce sondage ne permet pas de trancher. Cependant, la culture anglophone proprement dite semble déterminer le choix universitaire d'à peine 20,6 p.cent des interrogés. On peut donc soupçonner que ce sont davantage des nécessités d'ordre professionnelles ou pratiques qui poussent les gens à étudier en anglais.

Mais s'ils accordent peu d'importance à l'étude de la culture anglophone, les francophones de McGill la laissent néanmoins grandement pénétrer leur vie.

Plus du trois-quart des étudiants passent entre 40 et 100 p.cent de leur temps d'écoute de la télévision en choisissant une émission anglaise. Plus de 70 p.cent accordent cette même proportion de leur temps de lecture aux revues de langue anglaise. Quand on parle de musique populaire, c'est le même phénomène avec 91,3 p.cent qui l'écoutent en anglais. Au cinéma, 89 p.cent d'entre eux en font de même...

Naissance du Daily français

Nicolas Desaulniers-Soucy

Bien que la naissance de l'édition française du McGill Daily fut facile, sa survie a été menacée par la suite par plusieurs complications. Même Marie Poirier, première rédactrice de l'édition française, doutait de l'avenir de ce journal à ses débuts.

Il n'a pas été conçu à la suite de revendications des francophones de McGill ou de toute autre prise de conscience. Sa création en effet avait des raisons pratiques.

Plusieurs articles ont paru en français dans le McGill Daily en 76-77. Ces articles, épars, n'avaient pas beaucoup de visibilité auprès de la communauté francophone de McGill. De plus, ils souffraient des fautes de français et de mise en page qu'une équipe de production anglophone pouvait difficilement éviter.

Daniel Boyer, rédacteur en chef du McGill Daily, a donc eu l'idée de regrouper ces articles dans une édition française hebdomadaire. Il proposa durant l'été de 1977 à Marie Poirier le poste de rédactrice en chef de cette édition.

Etudiante en histoire, elle était venue à McGill « parce que c'est tout comme aller aux Etats-Unis mais c'est moins cher et on peut y aller en métro ! ».

Daniel Boyer s'est occupé, avec la directrice générale du Daily, Jennifer Robinson, des jeux de coulisse avec l'association étudiante qui contrôlait le journal à ce moment.

Ces tractations furent nombreuses. L'association étudiante acceptait mal cette parution hebdomadaire de langue française à McGill. Elle a donc eu recours à un comité judiciaire pour faire valoir que le choix des rédacteurs du McGill Daily lui incombaient car elle était propriétaire du journal. Elle tentait ainsi de faire destituer les rédacteurs qui avaient osé créer un tel journal.

Le comité jugea que la requête était hypothétique, politique et donc irrecevable. Qu'à cela ne tienne, l'association étudiante fit plusieurs autres demandes, toutes refusées, jusqu'à ce que les membres du comité judiciaire démissionnent en bloc.

L'association étudiante n'a pas le monopole des bâtons dans les roues. Les publicitaires se faisaient tirer l'oreille pour annon-

cer dans cette nouvelle édition française. Quatorze ans plus tard, la situation est toujours la même, sauf qu'on ne demande plus au Daily français de s'auto-financer comme cela était le cas au début.

Les revenus du McGill Daily n'étaient pas suffisants pour subventionner l'édition française. Résultat : certaines semaines, l'édition ne comportait que quatre pages au lieu du minimum actuel de huit.

La parution de l'édition française fut même stoppée après la première session, faute de revenus publicitaires. Elle n'a repris que parce qu'un contrat publicitaire avait été signé, la session suivante.

Les articles ne manquaient pas à l'édition française, « même si l'on devait parfois traduire un article de la Presse universitaire canadienne (CUP) à une heure du matin », déclare Marie Poirier.

Le noyau de collaborateurs francophones a mis du temps à se former cependant. Les seuls à rester en soirée de production étaient l'équipe des trois ou quatre irréductibles du McGill Daily. On peut comprendre qu'on ne se bousculait pas aux portes du Daily pour

revenir une fois par semaine par le premier métro du matin !

Les collaborateurs semblaient trop occasionnels au goût de la première rédactrice. Elle craignait pour sa succession. Heureusement, un certain Henri-Paul Normandins s'intéressa vivement à l'édition française et prit la relève.

Firent de même les Pierre Shanks, Denis Gascon, Danièle Champoux, Lucie Masse, Bianca Tessier-Lavigne, Michel-Adrien Sheppard, Daniel Weinstock, Richard Latendresse, Jeffrey Edwards, Sophie Durocher, Manuel Dussault, Pascale Alpha, Pierre Carabin, Isabelle Clément, Sophie Cousineau, votre serviteur, Philippe Archambault, Alan Bowman, Anick Goulet et Josée Bellemare.

L'édition française devint le McGill Daily français, bimensuelle en période d'austérité et redevint tranquillement un hebdomadaire envahi par les McIntosh. Tous ces changements feront dire aux anciens : « c'est plus comme dans le temps » mais qu'impose, ils disent tous cela ...

Revue de Presse

Philippe Archambault

Une rapide revue des Daily français des 14 dernières années nous met en face d'un fait désagréable. Il semble exister une maladie chronique chez les francophones de McGill : le manque d'implication. Malgré cela, le Daily français a réussi à survivre, mais non sans encombre.

Le 20 septembre 1977, durant les ères de Trudeau, de Lévesque et de la loi 101, paraît le premier Daily français. Dans son éditorial, l'équipe souligne que « par le biais d'un journal étudiant, les deux minorités [francophones à McGill et anglophones au Québec] pourront se comprendre et s'entendre tout en travaillant à l'élaboration d'un Québec meilleur ».

La naissance du Daily français a soulevé très peu de commentaires de la part des étudiants de McGill : trois lettres; une favorable, une un peu inquiète et l'autre carrément raciste. Cette dernière (c'est la plus intéressante, bien sûr) provenait d'une « irate mother » qui se demandait comment elle pourrait continuer à envoyer ses enfants à McGill : « How many French students go to McGill anyway? Why cater to the minority? If you give into them just a little bit, pretty soon they'll think they control the whole province. What about your responsibility to the rest of Canada?... »

Cette lettre est si raciste qu'on peut se demander s'il ne s'agit pas de l'humour noir typique du McGill Daily. Interrogée à ce sujet, Marie Poirier, première rédactrice en chef de l'édition française du McGill Daily, déclare ne pouvoir se souvenir mais juge cette lettre « suspecte ».

Le 1er octobre 1977, l'émission Sunday Morning à CBC-Radio diffusait à travers le pays un reportage sur le Daily français intitulé « Bilingualism today, French tomorrow ».

On y expliquait que le Daily français signalait la fin, dans un proche avenir, de l'éducation universitaire en anglais au Québec.

Le Daily français a quand même poursuivi son chemin. L'équipe d'alors, fièrement indépendantiste abordait surtout les thèmes du bilinguisme et de la loi 101. Mais en janvier 1978, faute de publicité, le Daily français mourrait. Était-ce la fin? Non! Comme vous l'aviez peut-être deviné, le journal a ressuscité l'automne suivant, et depuis, a traversé de nombreuses crises.

Le 6 octobre 1981, suite à un manque chronique de collaborateurs, Lucie Masse déclare : « Les francophones à McGill ne forment pas une communauté et ne semblent pas avoir la volonté d'en former une. (...) Evidemment, McGill elle-même semble bien encourager un certain individualisme. » Le journal s'en remet.

Un an plus tard, après plusieurs numéros de quatre pages, la nouvelle rédactrice, Bianca Tessier-Lavigne, lance un autre cri d'alarme. Pour encourager le recrutement, elle donne même son numéro de téléphone à la maison.

Six mois plus tard, en janvier 1982, l'équipe ne compte plus que quatre personnes. Christiane Robege, nouvelle rédactrice, s'interroge : « Qui lit l'édition française? » En analysant l'attitude des étudiants près des présentoirs du Daily au Leacock, au Arts, et à la bibliothèque Redpath, il conclut : « Aux trois endroits, les stratagèmes sont les mêmes : on prend, on hésite et on condamne l'édition française. »

La semaine suivante, l'édition française du Daily paraît comme à l'habitude. La crise est passée. L'équipe s'est repeuplée.

Le 7 janvier 1984, on assiste à une chute : un manque chronique d'articles et de collaborateurs force l'équipe du Daily à publier un numéro bilingue. Mais une fois de

plus, le journal tient bon. Par contre, il a perdu quelques plumes : il ne paraîtra qu'une fois aux deux semaines.

Il faut noter aussi que pendant ses sept premières années, le Daily français s'est plus intéressé aux causes syndicales, au désarmement, à l'ANEEQ et à la Pologne plutôt qu'à McGill et à ses étudiants. Mais de 1986 à 1989, on assistera à un blitz « nationalisme et francophones à McGill ».

Dans son éditorial du 26 septembre 1986, Marie-Nathalie Leblanc explique que par le nombre décroissant de femmes-professeures, le taux peu élevé d'étudiants francophones, la masse d'investissements privés, et la présence de fratérinités, d'une équipe de rugby et d'un faculty club, « McGill est définitivement en marge ou hors contexte au Québec ».

Le 10 octobre de la même année, Manuel Dussault écrit un éditorial où il demande : « McGill devrait augmenter le nombre des cours de première année dans toutes les facultés ».

Le 24 octobre, on remarque que Radio-McGill n'a que 8 pour cent de « DJs » et 15 pour cent de musique francophones. Mais ces chiffres s'expliquent surtout par le manque de volontaires.

En novembre, René Lévesque, alors simple citoyen, vient visiter les locaux du Daily. Lors d'une entrevue, il déclare : « Les gens à la bibliothèque Redpath, il conclut : « Aux trois endroits, les stratagèmes sont les mêmes : on prend, on hésite et on condamne d'un pays. »

Le 3 avril 1987, on assiste à la naissance de McGill-Québec, la première association francophone de l'université.

Le 13 septembre 1988, le Daily français publie, dans son premier numéro, un guide à l'usage des nouveaux, et des nouveaux francophones en particulier. Par exemple, pour passer inaperçu, « apprenez à dire : "Hhhhah!"

Hhhhah! àoué iou?" ».

En 1989, après la loi 178, les débats linquistiques resurgissent (avaient-ils jamais été ensevelis?). Dans un commentaire, Pierre Carabin se fâche : « La communauté anglophone a réussi à se faire croire - et à nous faire croire - que ses droits fondamentaux étaient bafoués par les méchants fascistes québécois. »

Puis soudainement, de 1989 à 1991, les débats au Daily français deviennent vers l'international, avec, par exemple, « Fixer la liberté ». Le Daily français, suivant l'exemple d'une quinzaine de journaux et revues à travers le monde, publiait une liste de numéros de fax chinois, ainsi qu'un message de soutien à envoyer au hasard.

C'est aussi en 1989 que l'édition française est redevenue hebdomadaire.

• Et alors?

Il semble que, sans jamais abandonner la « cause » francophone à McGill, le Daily français ait régulièrement changé son orientation au cours des années et des différentes équipes qui l'ont dirigé. C'est normal.

Ce qui est moins normal, c'est que chaque équipe, au moins une fois dans son histoire, ait dû se demander : « Où sont les 20 pour cent de francophones à McGill? Que font-ils? Que pensent-ils? »

Encore aujourd'hui, le Daily français ne reçoit presque jamais de lettres. Il existe trois explications à ce phénomène:

-Les journalistes du Daily français sont tellement bons qu'on ne peut rien rajouter.

-Les lecteurs du Daily français sont généralement bons.

-Tout le monde s'en calisse.

Quoi qu'il en soit, le journal, après 14 ans d'existence, se porte bien.





Quelles solitudes

David Pignan-Palmer

McGill, un « ghetto » anglophone ?

Ne nous fions pas aux apparences: certaines organisations étudiantes à McGill font des efforts impressionnantes pour s'intégrer à la communauté francophone.

Mais ils ne le font ni par amour du français, ni par idéologie nationaliste ou bilingue, mais pour des motifs pratiques et réalistes. La communauté d'intérêts ou de besoins traverse les frontières linguistiques.

• Plus de poids

L'Association étudiante de l'Université McGill (SSMU) a rompu une longue tradition d'isolement il y a deux ans, en participant à la fondation d'une nouvelle Fédération étudiante universitaire québécoise, la FEUQ. A part quelques courts intermèdes, les étudiants de McGill avaient, jusqu'ici, toujours refusé de s'associer aux autres universités du Québec.

Jusqu'à la fondation de la FEUQ, la seule association étudiante provinciale était l'ANEEQ (Association nationale des étudiants et étudiantes du Québec) qui, selon Karla MacDonald, vice-présidente à l'externe de la SSMU, « n'était pas un forum adéquat parce qu'elle était dominée par les cégeps. Plusieurs universités québécoises n'étaient pas vraiment incluses. » Et surtout — fait qu'omet de mentionner Mme MacDonald — l'ANEEQ prône une action radicale de gauche qui s'accorde mal avec l'attitude des entrepreneurs corporatistes de la SSMU.

Dans la foulée du dégel des frais de scolarité naît la FEUQ, qui répond aux critères idéologiques de la SSMU et accorde une place dominante aux associations universitaires. Ainsi, il ne reste plus d'obstacle à la participation de McGill au mouvement étudiant québécois.

« Au Canada, l'éducation est une responsabilité provinciale, explique Mme MacDonald. Il va donc de soi que, pour défendre les intérêts des étudiants de McGill, il faut agir au niveau provincial et travailler avec les autres universités québécoises pour développer des positions communes. »

McGill joue le rôle d'« université distincte » au sein de la FEUQ. La SSMU doit toujours veiller à ce que la Fédération soit sensible aux besoins des étudiants anglophones: « elle doit être ouverte à offrir des services en anglais », ce qui n'est pas toujours le cas.

Pour ne pas isoler ses membres anglophones, la FEUQ a décidé de ne pas prendre position sur la question constitutionnelle : « Il est important pour la Fédération de respecter les sensibilités de chaque université. », dit Mme Macdonald.

Mais sur la plupart des questions, les divisions au sein de la FEUQ ont rarement lieu sur le plan linguistique. Les divergences émergent plus souvent entre grandes et petites universités, ou entre universités urbaines et rurales, qu'entre universités anglophones et francophones.

La collaboration entre la SSMU et la FEUQ augmente le pouvoir politique des deux organisations. La FEUQ est plus représentative puisqu'elle représente autant les étudiants anglophones que francophones. Pour la SSMU, Mme Macdonald affirme

qu'« il est vraiment important d'être membre d'une fédération québécoise parce que cela nous donnera plus de poids dans la province. »

• Excès de zèle

Il y a trois ans, des étudiants de McGill ont créé le premier Grip (Groupe de recherche d'intérêt public) au Québec. Cette organisation, inspirée de groupes semblables implantés sur des campus partout en Amérique du Nord, a le mandat de favoriser l'implication des étudiants dans les problèmes de la communauté.

De ce fait, le Grip-McGill doit mener des projets dans la communauté francophone et collaborer avec plusieurs groupes populaires majoritairement francophones.

« Une préoccupation constante, c'est qu'il faut que le Grip soit impliqué dans la communauté; on est conscient de tous les efforts que ça demande. », affirme Claude Duguay, employé du Grip. « Par nécessité, le Grip rompt l'isolement de McGill. »

Cette préoccupation transparaît dans toutes les activités du Grip. Pour réaliser un projet de coopérative d'habitation étudiante, le Grip travaille avec trois associations étudiantes, dont celle de l'UQAM. Pour mener une campagne contre l'incinération des déchets, le Grip a organisé une coalition qui réunit des associations de quartier, un syndicat et des groupes écologistes.

Un an après la formation du Grip à McGill en 1988, les étudiants de Concordia se sont joints au mouvement. Mais plusieurs membres ont alors souligné qu'il était uniquement sur des campus anglophones, le Grip serait incapable de s'impliquer au niveau de la communauté plus large.

Le Grip s'est donc donné comme priorité de s'implanter dans les universités francophones. Un an d'efforts a porté fruit : il y a trois semaines, lors d'un référendum, 80 pour cent des étudiants de l'Université de Montréal ont approuvé l'implantation du Grip sur leur campus et son financement à l'aide d'une cotisation automatique de 2\$ par étudiant par session.

L'ambition ultime du Grip est de former une fédération qui regrouperait des étudiants de partout au Québec. Les membres anglophones ne semblent pas craindre la possibilité d'être minoritaires dans leur mouvement. Daron Westman, président du Conseil d'administration à McGill, se réjouit au contraire du fait que « Le Grip-Québec suivra de moins près le modèle américain et deviendra plus québécois. »

Les membres anglophones font même souvent preuve d'un « excès de zèle qu'il faut parfois freiner » quant à la francisation de l'organisme, affirme M. Duguay. Il cite l'exemple où, dans les listes de priorités, la traduction de documents venait au premier rang!

Les problèmes sociaux et d'environnement impliquent aussi bien francophones et anglophones. Les projets du Grip, selon M. Duguay, sont « des projets concrets qui concernent tout le monde et permettent de faire abstraction des problèmes linguistiques. »

• Pas une affaire de langues

La SSMU et le Grip font des efforts efficaces et souvent enthousiastes pour établir des liens avec leurs homologues francopho-

nes. Ils participent activement à l'intégration du corps étudiant de McGill dans la société québécoise.

Mais ils le font, non pas en tant que

groupes « anglophones » qui cherchent à s'intégrer dans le monde « francophone », mais en tant qu'acteurs sociaux québécois. Tout ne se réduit pas aux deux solitudes...



Daron Westman, président du Grip McGill

PHOTO: M. LEFÈVRE

McGill Québec

Julie Meunier

Une association francophone à McGill. Vous connaissez?

Son nom: McGill-Québec.

En 1986, plusieurs étudiants de la faculté de littérature française mijotaient l'idée de former une association francophone. Le besoin d'une telle association se faisait ressentir de plus en plus puisqu'à cette époque, le taux de francophones à McGill ne cessait de croître.

Le projet a été mis sur pied par Daniel Guillemette, et par la suite soumis à la SSMU pour légitimer la nouvelle association. La réponse fut positive et l'association est entrée en fonction en avril 1987, sans aide financière à l'appui. Cependant, le véritable départ s'est effectué en septembre 1987, avec un budget fourni par l'association étudiante.

Un des objectifs principaux de l'association est de promouvoir l'intégration des étudiants de McGill à la société québécoise. De plus, elle a le souci d'établir une meilleure compréhension entre les différents groupes culturels présents à l'université. L'intégration des étudiants à la culture québécoise est réalisée surtout par l'intermédiaire de soirées culturelles et par l'organisation d'activités parascolaires.

À ses débuts, l'association se servait des arts pour présenter le Québec à la population

mcgilloise. Ils organisaient des discussions, des soirées de théâtre et de cinéma. De plus, ils travaillaient à l'élaboration de la semaine francophone. Cette dernière était consacrée à la culture québécoise.

Depuis, McGill-Québec a diversifié ses activités. D'autres champs d'intérêts se sont ajoutés. Comme le mentionne le président Marc-Antoine Adam, « la réalité québécoise, on peut chercher à la faire par différents média, pas seulement par la culture littéraire et musicale ». Cette réalité peut d'autant plus être transmise par différents sujets de discussions, tant à saveur politique, morale et intellectuel. Ces derniers font aussi partie de la culture.

McGill-Québec se donne pour mandat de promouvoir les intérêts des francophones à McGill et d'assurer une meilleure information en ce qui concerne leurs droits. Si nécessaire, l'association peut agir indirectement, comme intermédiaire, veillant à l'application de la charte des étudiants.

Nouveauté cette année sont les cafés-causeries. Ils se tiennent trois fois par semestre et présentent une occasion de discuter de sujets divers en présence d'une personnalité. La semaine dernière, la première a été inaugurée en compagnie de Jacques-Yvan Morin, venu discuter les propositions constitutionnelles. Demain à 14 heure, au Thompson house suite page 10



Quelques étudiantes et étudiants francophones ont bien voulu nous donner leurs impressions personnelles sur McGill, les francophones, et tout le reste...

Je ne suis pas francophone

Ecrire, c'est souvent affirmer. Malheureusement. Les poètes seuls savent écrire. Véritablement. Ils savent écrire parce qu'ils disent les choses que nous ne possédons pas. Mais je ne suis pas poète. Et ce que j'écris, donc, n'a rien à voir avec ce que je pense.

Je ne suis pas francophone parce que - autre qu'ici, au Québec, être francophone est devenu synonyme de celui-qui-craint-de-perdre-son-identité - je ne veux pas être identifiée, je veux rester perméable aux individus et aux idées. Je suis *aporigue* (le mot n'existe pas, je l'ai inventé).

Et puis être francophone c'est aussi faire confiance au langage, le français en l'occurrence, et, au risque de me répéter, je ne peux faire confiance au langage parce que je ne suis pas poète.

Maintenant, j'entends les plus malins: « Que fais-tu donc à opiner de la sorte alors? ». Ils ont raison. Peut-être. Je ne chante plus, je ne persiste pas, je signe.

Emmanuelle de la Cressonnère
Département de langue et littérature françaises

Un bel exemple de tolérance

Si l'on parle souvent des désavantages d'être francophone et d'étudier à McGill, il convient, dans un nécessaire souci de faire la part des choses, de souligner la situation particulière dans laquelle se trouve la faculté de droit. Isolée du reste du campus, cette faculté représente sans l'ombre d'un doute l'un des plus beaux exemples de tolérance et de respect mutuel que l'on peut retrouver à l'heure actuelle dans notre société.

À bien des égards, la faculté de droit se pose en paradoxe face au reste de l'université. Elle se caractérise en effet par un nombre relativement important de cours donnés en français (surtout concentrés durant la première année du programme) et par la forte représentation des francophones, ce tant au niveau du corps professoral que des étudiants. Le nœud gardien de l'harmonie repose toutefois sur l'attitude des principaux intervenants.

Que ce soit du côté des anglophones, des francophones, ou du côté des membres des autres communautés, on retrouve une grande ouverture d'esprit et surtout

une volonté d'en apprendre plus sur les valeurs de nos consœurs et confrères. Cet état d'esprit contribue fortement à créer un sentiment d'appartenance et de franche camaraderie, et ce malgré une réalité extérieure souvent fort déprimante.

Pierre Soulard
Faculté de droit

Une francophone étudiant le français à McGill, quelle idée!

Au Cégep Maisonneuve, les seules personnes que je connaissais qui voulaient, comme moi, étudier à McGill, étaient d'origines ethniques autres que québécoise-francophone. Les autres étudiantes me regardaient avec curiosité et même quelque méfiance quand je leur disais que j'avais l'intention d'aller à McGill.

« Mais ... tu sais que les cours se donnent en anglais! »,

donnent pas en anglais ».

Je n'ai jamais tout à fait compris cette attitude négative. Peut-être étaient-ce leurs propres préjugés anglophobes qu'elles projetaient sur les étudiantes de McGill, les accusant sans preuve d'étroitesse d'esprit vis-à-vis les francophones. C'est une attitude assez généralisée et c'est dommage car, à mon avis, aller à McGill est une expérience des plus enrichissantes. Ici, je ne rencontre pas seulement des Québécoises mais aussi des Françaises, des Allemandes, des Anglaises, des Chinoises, enfin une grande variété de personnes intéressantes qui peuvent m'apporter beaucoup sur le plan culturel.

Mais à part la question de la population étudiante, il y a bien d'autres raisons qui m'ont incitée à venir ici, en dépit de la supposée « barrière linguistique ». La qualité internationalement reconnue de l'enseignement à McGill (d'ailleurs récemment sanctifiée par la revue *MacLean's*) ainsi que la sélection des étudiantes, qui suggère la hausse des chances de se retrouver dans un environnement académique stimulant et motivant, sont encore d'autres motifs.

Evidemment, ma situation à McGill en tant que francophone est peut-être idéale car la plupart de mes cours (trois sur cinq) sont en français. Mais une francophone qui arrive ici et qui se sent frustrée parfois de ne pas pouvoir s'exprimer plus adéquatement dans sa langue maternelle (en fait, de devoir « bûcher » un peu plus que les autres) peut facilement se consoler.

Elle pourra en effet très certainement proclamer, à la fin de ses études, son parfait bilinguisme et, de ce fait, aura un avantage (particulièrement en administration) sur les autres finissantes unilingues anglophones. C'est pourquoi que je dis « Chapeau! » à toutes les étudiantes qui ont choisi McGill malgré les préjugés et les diverses autres difficultés, surtout linguistiques. La plupart, sans aucun doute, ne s'en féliciteront jamais assez plus tard.

(Dans mon texte, j'ai utilisé le féminin, sans discrimination).

me disaient-elles, croyant m'apprendre quelque chose. C'était comme si le fait que j'étais bilingue leur semblait étrange.

Je crois qu'un sentiment nationaliste quelque peu mal placé était à l'origine de leurs réticences à admettre mon choix d'université. Souvent j'ai entendu sur un ton vaguement désapprobateur cette question: « Pourquoi aller dans une université »pleine d'anglophones? ». Leurs réactions étaient d'autant plus intéressantes quand je leur apprenais que je m'inscrivais au département de langue et de littérature françaises. Il fallait alors que je leur explique que « non, les cours de littérature française ne se

Isabelle Laporte
Département de langue et littérature françaises



Un Américain au Peterson Hall

Je suis un étudiant franco-phone de l'état du New Jersey. Je me sens bien à McGill parce que Montréal est la seule grande ville en Amérique du Nord où je puisse me permettre de parler dans la langue de mon choix. Je suis dans le département de français à McGill, une petite ambassade francophone sur le campus, et pour cette raison j'ai déjà rencontré beaucoup d'amis francophones. Pour moi, c'est une richesse de vivre dans un milieu international et de rencontrer les gens qui parlent d'autres langues. Il est vrai que les francophones sont minoritaires sur le campus. Cependant la langue française est toujours présente puisque nous sommes dans une ville « francophone », n'est-ce pas?

J'ai souvent l'impression que la population francophone de McGill est cachée derrière l'anglais. Il y a beaucoup de francophones qui sont bilingues à McGill, et c'est la raison pour laquelle parfois je ne sais pas si quelqu'un parle français ou pas. Tout se fait en an-

glais sur le campus, donc je parle en anglais lorsque je le trouve nécessaire.

Les problèmes qui touchent actuellement le Québec concernant l'usage du français versus l'anglais sont présents sur le campus. À mon avis, il ne faut pas être complexé par cette question de langue. McGill est anglophone, donc c'est normal que la plupart des gens parlent l'anglais. Nous sommes certainement une minorité, mais notre présence est beaucoup plus importante qu'on le pense!

Marc Leonard
Département de langue et
littérature françaises
Ph d. 2F



Un monde mystérieux

En venant à McGill, j'avais l'impression de plonger dans une institution et donc une culture anglophone. C'était une sorte de suite aux études en anglais que je venais de terminer au Cégep Vanier. Il y a deux ans et demi de cela.

Depuis, à ma très grande surprise, j'ai découvert à McGill, à travers mon implication au *Daily Français* et aux cours de littérature française à Peterson Hall, un monde particulier et intéressant de culture française et québécoise.

J'ai découvert aussi que McGill,

malgré sa réputation comme bastion de l'anglophonie, a un flair pour le multiculturalisme. Le français est toujours vivant sur le campus de McGill et respire à travers ses pores. C'est bien grâce à nous, les francophones de McGill, que ceci demeure une réalité. Continuons.

Eric Abitbol
Sciences Politiques U3

Choisir McGill

Etudier à McGill quand on est francophone surprend peut-être. En effet, prendre des notes, assimiler des concepts et des théories dans une langue étrangère relève du défi. De plus, étudier dans un nouveau système éducatif où les méthodes de travail, l'organisation des cours ainsi que la structure des examens et des travaux écrits sont fondamentalement différents, semble audacieux comme entreprise.

L'une des raisons pour lesquelles le choix de McGill prime est qu'il est possible, en tant que francophone, de parfaire son anglais tout en étant autorisé d'écrire ses examens et ses travaux en français. De plus, la biblio-

thèque abonde de livres en français, ce qui permet une intégration en douceur et une transition graduelle.

Par ailleurs, le choix de McGill s'impose car étant la première université du Canada, elle offre des clés pour l'avenir que d'autres universités ne proposent pas.

De plus, son caractère libéral, son cosmopolitisme, la diversité d'origine du corps enseignant, les relations amicales qu'entretiennent professeurs et étudiant(e)s, l'excellence des conditions d'étude dans la bibliothèque (recherche informatisée des livres, personnel prévenant, heure d'ouverture bien adaptée), la situation privilégiée que McGill occupe à Montréal, ainsi que la taille et la verdure de son campus, jurent avec le caractère et les conditions d'étude de Paris.

Etudier à McGill et plus généralement dans une université anglo-saxonne, permet de voir le monde sous un autre angle. Ainsi, après une dizaine d'années passées dans un autre système éducatif, la rencontre d'un autre univers ne peut qu'être bénéfique et enrichissante, pour peu que l'on soit ouvert d'esprit.

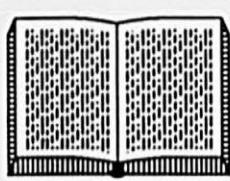
La seule difficulté pour un francophone « graduant » à McGill est qu'il n'arrive plus à s'exprimer dans sa langue d'origine lorsqu'il veut communiquer son savoir, l'apprentissage d'un jargon relatif aux études se faisant en anglais.

En tant qu'Européen, cette expérience de la double langue d'étude éveille un soupir d'espoir pour une solution identique, voir tri ou quadrilingue, pour les universités du Vieux continent.

Michel Grynberg
Sc. politiques et histoire



Papiers jaunis



Josée Bellemare

livre

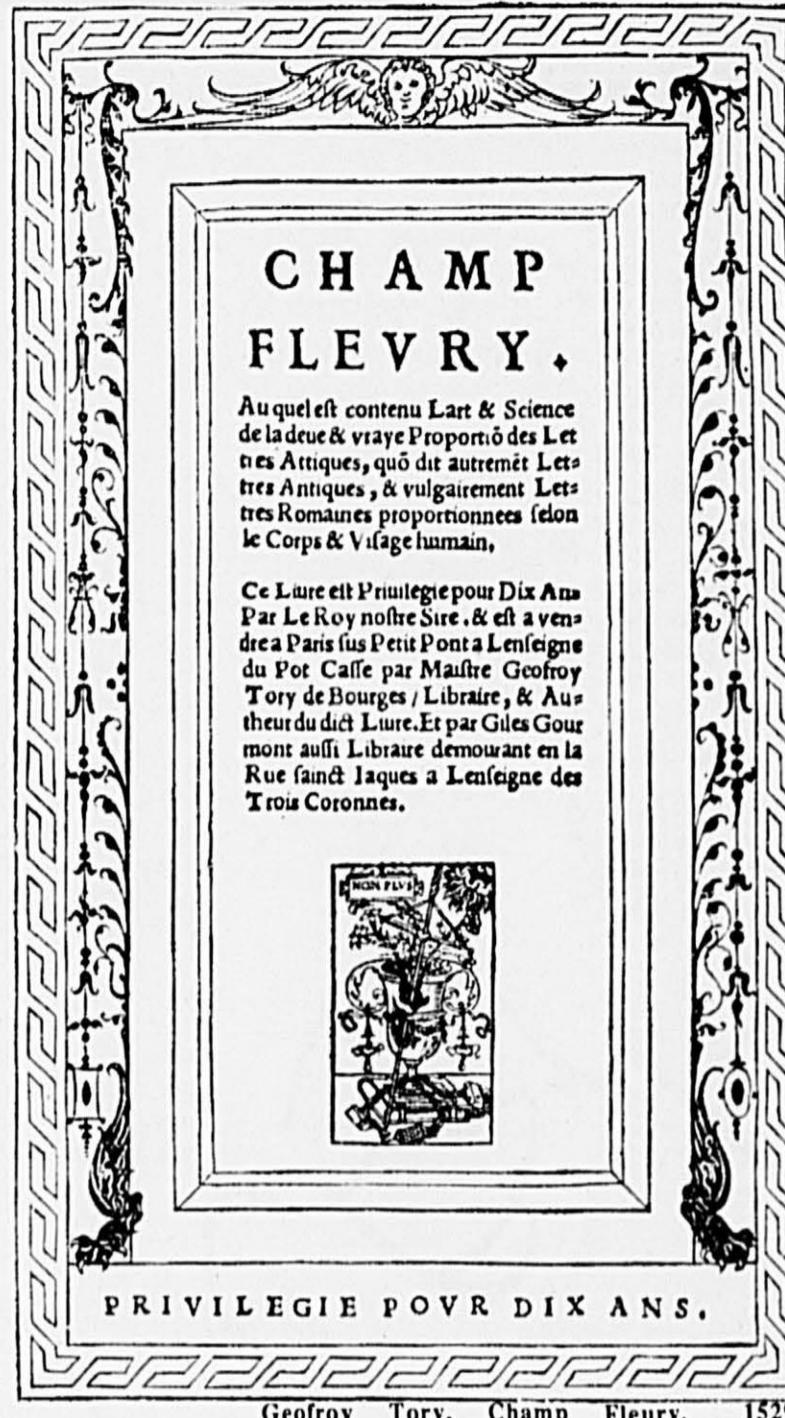
Si vous êtes un curieux fouineur francophone, vous ferez de grandes découvertes au département des livres rares de McGill. Les littéraires passionnés, les historiens de herbe, les assoiffés de vérité philosophique et plusieurs autres (!) trouveront trésors à partager.

Evidemment, la collection des livres rares de McGill est majoritairement composée de livres, manuscrits et lettres de langue anglaise. Toutefois, le chercheur francophone peut dénicher plusieurs œuvres uniques qui lui procureront d'intéressantes heures de lecture. En plus des livres, manuscrits et lettres, la bibliothèque détient plusieurs cartes géographiques et gravures très anciennes.

Au sous-sol de la bibliothèque McLean, l'avide étudiant peut revivre l'histoire de la Nouvelle-France grâce aux livres et cartes jaunies. Etant la plus vieille bibliothèque universitaire du Québec, celle de McGill détient beaucoup de documents qui datent de la période coloniale. Entre autre, se trouve l'édition de Champlain (1616-1632), imprimée en France, qui relate les épopées des colons français. Il est à noter qu'avant la conquête, les écrits d'auteur canadiens étaient imprimés, dans la plupart des cas en France.

La bibliothèque de l'université contient aussi les manuscrits, les papiers de famille ainsi que tous les écrits concernant les affaires légales de familles seigneuriales tels Lemoine de Longueil, Rigaud de Vaudreuil et Chartier de Lotbinière, ce qui nous donne une idée du rythme de vie à l'époque.

Du 16e siècle, le département possède 565 volumes de Jean-Jacques Rousseau en plus de 12 lettres d'une correspondance qu'il a entretenue avec le philosophe écossais, David



Hume. Si vous désirez vous plonger dans la pensée de ce siècle pour pouvoir lire (en partie du moins !) l'Encyclopédie de Diderot. L'université détient deux exemplaires de l'Encyclopédie à laquelle ont participé Voltaire, Rousseau et plusieurs autres « sages » de l'époque.

De la même période, le département compte une très importante collection sur Napoléon. La collection dévoile la vie politique et militaire de ce chef d'état. Plusieurs caricatures et représentations allégoriques jettent un regard amusé sur ce personnage et son temps. La collection compte 1 800 livres et 3 000 gravures.

Comme œuvre contemporaine, la bibliothèque possède de magnifiques livres d'art. Entre autre, il y a les livres d'art de la maison Art Global, qui vous permettent de découvrir l'art dans des livres uniques et rares en français.

Une section importante du département des livres rares de McGill est sa collection de manuscrits. Les manuscrits entraînent par la magie du papier jauni, dans des univers de nostalgie. Le *Chevalier du Cygne* et le célèbre *Roman de la Rose*, datant du 14e siècle, sont les deux plus vieux manuscrits en français que McGill a sous sa garde. Les notes de Louis XIII, les lettres plus intimes et les poèmes emporteront votre esprit au pays de l'imaginaire.

L'université enrichit parfois sa collection par d'heureux dons. Récemment, McGill s'est vu octroyé la vaste collection de Rodolphe Joubert, une source alléchante pour les passionnés de l'histoire du Québec. Malgré ses limites budgétaires, les collections du département des livres rares de McGill réussiront sans aucun doute à vous révéler d'autres lieux, à vous entraîner dans une autre époque ou simplement à vous évader.

Le théâtre qui fait du bruit



Mylène Beaulieu

théâtre

L'initiative théâtrale francophone fête son premier anniversaire au sein de notre université. Le projet ébauché par quelques étudiants de littérature française avait vu le jour en octobre 1990 avec les débuts de la jeune troupe le Théâtre du Silence.

La troupe est venue combler deux vides : le manque d'application pratique des connaissances dans le programme de littérature française et l'inexistence d'un théâtre francophone à McGill.

Lors de sa première année, en 1990, la troupe a attiré une douzaine de participants de diverses facultés. Durant le premier semestre, celui d'automne '90, la troupe a tenu des ateliers afin d'acquérir une formation technique. On y travaillait, par exemple, le jeu du comédien.

Puis le semestre d'hiver a été consacré à la mise sur pied et la présentation de la pièce *Macklin*.

Cette pièce était inspirée du roman *Poussière sur la ville*. Philippe Collard, le principal fondateur de la troupe, est responsable de l'adaptation.

Le Théâtre du Silence a su trouver un support important au sein du Players' Theater et de l'association étudiante (SSMU). La

troupe s'est faite accueillir à bras ouverts.

Une publicité efficace a moussé la visibilité du Théâtre et a su attirer de nombreux spectateurs aux représentations de *Macklin*. Cependant la critique de la pièce ne s'est pas révélée positive. On a reproché à la troupe son amateurisme. La qualité artistique ne s'est pas montrée à la hauteur des attentes.

Cette année, la troupe compte opérer comme l'an dernier, c'est-à-dire utiliser le semestre d'automne pour la formation des membres et celui d'hiver pour la mise sur pied d'une pièce.

La question de la programmation n'est toujours pas tranchée. Cependant on examine la possibilité de présenter une série de courts extraits de multiples œuvres. Selon Luc Grenier, membre de la troupe, cette structure permettrait une plus grande variété de styles théâtraux, d'illustrations de diverses époques ainsi que de liberté artistique.

On songe aussi sérieusement à changer le nom de la troupe. Au point de départ le nom prenait deux significations, une artistique et une autre politique. Le nom *Théâtre du Silence* révélait l'importance des moments de silence à l'intérieur d'une pièce de théâtre pour les membres. Mais ce nom servait également un but métaphorique, celui de dépeindre le silence des francophones au sein de McGill, établissement anglophone.

Cependant, le nom de la troupe portait à

confusion. En effet, on aurait pu facilement s'attendre à des mimes. Un nouveau nom sera donc déterminé.

Philippe Collard croit en la viabilité de la troupe. Son optimiste s'appuie sur le nombre croissant d'étudiants impliqués. En effet, le nombre de participants a doublé depuis l'an dernier.

Il retire de son implication une expérience très positive et même encourageante. « L'expérience de l'an passé a prouvé qu'il y a de la place pour le français à McGill. Seul un manque d'initiative de la part des étudiants francophones peut justifier le nombre restreint d'activités en français. »

Grenouille: Batracien anoure aux pattes postérieures longues et palmées, à peau lisse, nageur et sauteur.

Batraciens: Classe d'animaux vertébrés tétrapodes amphibiens dont la peau nue, molle, humide, est criblée de glandes à sécrétion visqueuse, dont la respiration est surtout cutanée, et qui subissent une métamorphose.

...McGill-Québec
suite de la page 7
(3650 McTavish) se tiendra la seconde café-causerie, avec comme invité Pierre Anctil, ethnologue. Au menu, les francophones à McGill.

McGill-Québec a un budget de 3 000 dollars par année pour réaliser toutes ses activités. Pratiquement le tiers du budget sert à l'organisation de la semaine francophone. Le financement de l'association est obtenu par des subventions venant de la S.S.M.U., par diverses facultés ainsi que d'autres associations étudiantes.





Face à un avenir incertain

Le programme d'Études canadiennes-françaises

Anick Goulet

Pierre Anctil, directeur du programme d'études canadiennes-françaises à McGill, a démissionné hier de son poste. Bien que son départ ait été pressenti depuis quelques mois déjà, on se contentera pour l'instant de nommer un directeur intérimaire. Ce n'est qu'à l'été prochain que l'université se prononcera officiellement sur l'avenir du programme.

Le doyen de la Faculté des Arts avait en effet annoncé à M. Anctil en septembre dernier que son mandat ne serait pas renouvelé, l'université n'ayant pas de fonds à allouer au programme. La bourse d'études qui le soutenait financièrement depuis 3 ans ne couvrant que la période allant jusqu'en juin et constatant le manque de volonté à soutenir des études canadiennes-françaises à McGill, Pierre Anctil avait commencé dès lors à se chercher du travail ailleurs.

Pierre Anctil a ainsi accepté un poste de conseiller en éducation inter-culturelle au ministère de

l'Education. Il continuera cependant d'assumer la tâche de titulaire pour les étudiants déjà inscrits pour des projets de recherche.

En apprenant la nouvelle de son départ, le président de McGill-Québec, Marc-Antoine Adam, s'est dit désolé. « M. Anctil était un homme neutre qui travaillait pour l'avancement du bilinguisme à McGill, et cherchait à concilier la qualité académique de McGill et sa visibilité dans la société québécoise. Ce départ et les problèmes internes qui l'ont provoqué représentent un changement dans la mauvaise direction », a-t-il ajouté.

De façon générale, les cours inclus dans le programme continueront d'être offerts à moins d'un changement dans la politique des départements dont ils relèvent. Toutefois, certains cours spécifiques au programme tel le séminaire d'études canadiennes sont appelés à disparaître. « Je donne ce séminaire sans aucune rémunération depuis mon arrivée à la tête du programme. Sa poursuite ne dépend que des capitaux qu'on pourra

libérer ou de la volonté de la personne qui le prendra en charge », croit Pierre Anctil.

Le budget de 30 000 dollars, viable jusqu'en juin 1992, pourra soutenir le programme jusqu'à la fin de l'année académique. Il couvre présentement les postes de directeur et de secrétaire du programme, les dépenses administratives de même que les coûts de publicité. « Son renouvellement demeure imprévisible pour l'instant », confie Anctil.

L'administration de McGill avait déjà fait miroiter la possibilité de fusionner le programme d'études canadiennes-françaises et celui d'études canadiennes, présentement dirigé par Toby Morantz. M. Anctil rejettait déjà une telle éventualité dans son rapport annuel de juin 1991, la qualifiant de « négation de la réalité canadienne et de l'échange fertile qui devrait se faire entre les deux entités ». « Marier deux gens pauvres, ça fait pas un mariage fort », s'exclame-t-il aujourd'hui. Mais le départ de M. Anctil et l'avenir incertain du programme



Pierre Anctil

d'études canadiennes-françaises ne semblent pas être des événements isolés. « Ils sont plutôt le symptôme d'un malaise au niveau du traitement de la question québécoise à McGill », croit M. Anctil.

Dans son rapport annuel de 1991, Pierre Anctil reprochait entre autres à l'université de ne « pas être empressée de vouloir participer pleinement aux débats fondamentaux qui secouent la société québécoise ». Les coupures éventuelles qui pourraient affecter le programme ne pourraient qu'aggraver la situation. « Limiter le programme, c'est nier la situation du Québec et ignorer l'environnement de McGill », de renchérir Benoît Beauchemin, étudiant à la mineure en études canadiennes-françaises.

Benoît Beauchemin croit que ce serait particulièrement dans l'intérêt de McGill d'étendre la portée du programme plutôt que de la limiter. Selon lui, « le programme a besoin de plus de cours, de plus de spécialistes, afin de drainer une clientèle que McGill perd actuellement au profit de d'autres universités québécoises ». « Le programme d'études canadiennes-françaises n'est pas un luxe qu'on peut se permettre de couper, il constitue un besoin chez les étudiants et pour McGill afin d'être membre à part entière de la société québécoise », ajoute-t-il.

L'interdisciplinarité du pro-

gramme semble être une de ses forces de même que l'un de ses principaux problèmes. Les départements qui offrent ses cours lui sont en effet trop souvent indifférents. « McGill est structurée de façon telle que les départements détiennent tout le pouvoir et toutes les ressources financières. Il est donc difficile de négocier des crédits ou seulement des ententes avec l'administration à partir de la simple direction d'un programme, surtout interdisciplinaire », note Pierre Anctil.

Pierre Anctil voit dans le programme d'études canadiennes-françaises deux éléments stratégiques pour McGill. D'abord, une démarche pédagogique unique permettant à l'étudiant de structurer un programme solide et cohérent touchant la question québécoise et, d'autre part, munir McGill d'une voix dans la communauté québécoise de façon spécifique.

Le programme d'études canadiennes-françaises existe maintenant depuis près de huit ans. Il regroupe quatre étudiants à la majeure et huit étudiants à la mineure. Avant qu'il soit mis sur pied, les cours traitant de la question québécoise et canadienne-française étaient regroupés au sein du Centre d'études canadiennes-françaises qui, à ses meilleurs jours, comprenaient plus de 200 étudiants.

Vox Populi

Les Francophones à McGill: Une discussion s'impose

Afin d'affronter les questions soulevées par ce numéro spécial du Daily Français, McGill-Québec tiendra le second de ses cafés-causeries le mercredi 30 octobre à 14h00 au David Thompson House (3650 McTavish).

Pour l'occasion, M. Pierre Anctil, directeur du programme des études canadiennes-françaises à l'Université McGill, viendra nous entretenir sur le sujet de l'heure, la question des francophones à McGill. Tous sont bienvenus.

P.S. Du café et des pâtisseries seront servis.

Rappel du voyage

Un voyage à la ville de Québec est organisé du vendredi 8 novembre (départ vers 17h00), au dimanche 10 (retour en soirée), dans le but de mieux connaître la culture de la capitale. Une promenade guidée dans le Vieux-Québec est au programme ainsi qu'une visite du Musée de la Civilisation. Venez voir Québec sous un aspect nouveau. Pour tous renseignements, contacter Frédéric Martin au 849-2681, ou Elizabeth Patterson au 931-3180.

Des chiffres et des grenouilles

Nicolas Desaulniers-Soucy

On trouve de moins en moins d'étudiants francophones dans les facultés autres que celle d'éducation permanente à McGill. Le pourcentage de ces étudiants a baissé du 17,4 p.cent qu'il était l'hiver dernier, à 16,7 p.cent cet automne.

La proportion de ces étudiants francophones a beaucoup varié depuis une vingtaine d'années. À l'époque du mouvement McGill français, en 1969, on en comptait environ six p.cent.

Cette proportion a ensuite connu une importante progression. Dix ans plus tard, on retrouvait 3500 francophones sur le campus, soit 17,1 p.cent de la population étu-

dante.

La hausse s'est poursuivie jusqu'en 1987. Cette année-là, les statistiques officielles ont commencé à inclure l'éducation permanente dans la population étudiante. Du coup, la proportion atteignait 28 p.cent, avec tout le battage médiatique que cela implique. Les francophones de McGill devenaient une attraction provinciale.

Cette visibilité n'a pas réussi à poursuivre le mouvement à la hausse. La proportion des étudiants francophones est en chute libre depuis. Elle atteignait 20,5 p.cent le trimestre dernier et 20,4 p.cent ce trimestre.

Les données de ce trimestre proviennent du bureau du régis-

traire mais ne sont pas encore officielles. Pour le devenir, elles devront être approuvées par le sénat.

La plus forte hausse des étudiants francophones par rapport au trimestre dernier se retrouve dans la faculté d'Éducation permanente qui en compte maintenant 30,3 p.cent, soit une augmentation d'environ 250 étudiants (voir tableau 1).

La faculté de Droit, bien plus petite, voit cette proportion grimper à 26,1 p.cent. A ce sujet, M. Jutras, vice-doyen de la faculté de Droit, expliquait déjà l'an dernier dans le *Daily français* que sa faculté entretient une image francophone auprès des cégeps. Le plan d'action de sa faculté comprend des rencontres régulières avec les conseillers des cégeps.

Les étudiants francophones sont par contre en forte baisse dans la faculté d'Études supérieures. Elle en perd environ 250, ce qui compense la hausse de la faculté d'Éducation permanente.

L'Université McGill n'a pas de plan d'action pour enrayer la baisse. Les proportions sont comparables à celles de la fin des années 1970 mais la situation est inversée. Les responsables de l'Université imputent cette baisse marquée à la publicité agressive des universités francophones.

Puisque McGill ne voit pas le besoin de faire de la publicité au Québec, l'apport des étudiants anglophones du Québec et du Canada semble lui suffire, les francophones de McGill risquent de se sentir de plus en plus seuls.

Faculté	p.cent	nombre
Administration	17,3	268
Agriculture	49,0	369
Arts	8,6	480
Droit	26,1	135
Education	11,6	169
Education permanente	30,3	2509
Ergo et Physiothérapie	44,9	183
Etudes religieuses	12,2	5
Etudes supérieures	18,6	974
Génie	21,3	410
Médecine	13,8	82
Médecine (2e et 3e cycles)	19,8	131
Médecine dentaire	6,5	7
Musique	19,8	111
Science	13,2	324
Sciences infirmières	19,5	22
Total	20,4	6179
Sans l'éducation permanente	16,7	3670

Tableau 1 : Nombre non-officiel des étudiants francophones dans les diverses facultés de McGill à la session d'automne 91